



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

33 | 2006

Relations sociales et espace public

Yves Lequin, Jean-Jacques Becker, Serge Berstein, François Caron, Françoise Cribier, Patrick Fridenson, François Loyer, John Merriman, Michelle Perrot, Antoine Prost, *Ouvriers, villes et société. Autour d'Yves Lequin et de l'histoire sociale*, paris, nouveau monde editions, 2005, 296 p. isbn : 2-84736-142-1. 34 euros.

François Jarrige



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1169>

DOI : 10.4000/rh19.1169

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 169-232

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

François Jarrige, « Yves Lequin, Jean-Jacques Becker, Serge Berstein, François Caron, Françoise Cribier, Patrick Fridenson, François Loyer, John Merriman, Michelle Perrot, Antoine Prost, *Ouvriers, villes et société. Autour d'Yves Lequin et de l'histoire sociale*, paris, nouveau monde editions, 2005, 296 p. isbn : 2-84736-142-1. 34 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 33 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1169>

d'histoire religieuse dans leur ensemble, et qui se donne pour objectif de proposer un nouveau questionnaire plutôt que d'apporter des preuves définitives, prête inévitablement le flanc à la critique des spécialistes de tel ou tel domaine. Le livre présente néanmoins le mérite de mêler la critique des prédécesseurs à des propositions concrètes pour les travaux futurs. Du fait de son double intérêt pour la construction des statistiques et pour la structure narrative des identités, il propose en outre un utile tour d'horizon des enjeux, des concepts et des méthodes de la recherche actuelle en histoire religieuse.

Julien VINCENT

Yves LEQUIN, Jean-Jacques BECKER, Serge BERSTEIN, François CARON, Françoise CRIBIER, Patrick FRIDENSON, François LOYER, John MERRIMAN, Michelle PERROT, Antoine PROST, ***Ouvriers, villes et société. Autour d'Yves Lequin et de l'histoire sociale***, Paris, Nouveau monde éditions, 2005, 296 p. ISBN : 2-84736-142-1. 34 euros.

Ce livre n'est pas un volume d'hommage ou de mélanges traditionnel. Les éditeurs ont choisi de déconstruire la logique de ce rituel académique en publiant un livre hybride qui regroupe à la fois des textes anciens d'Yves Lequin, parfois difficilement accessibles aujourd'hui, une série d'études originales inscrites dans la recherche contemporaine, et des textes plus larges à vocation historiographique. L'ensemble est organisé en deux parties : « La formation de la classe ouvrière » et « L'épanouissement des sociétés industrielles et urbaines ». Il regroupe des textes d'Yves Lequin aux statuts divers qui constituent comme une série d'éclats et de jalons au sein d'une œuvre foisonnante. Ces textes réédités sont suivis par des « regards » où des auteurs issus d'horizon divers proposent des prolongements ou des retours réflexifs et historiographiques sur l'œuvre d'Yves Lequin. L'ensemble donne un ouvrage original, à la construction ambitieuse, qui fournit à la fois une introduction à l'œuvre de l'historien lyonnais et une synthèse éclairante sur l'évolution de l'histoire sociale en France. Trois thèmes, qui donnent également son titre au livre, structurent l'ensemble : les ouvriers, les villes et la société. Chez Yves Lequin ce sont indéniablement les ouvriers qui sont premiers, les deux autres thématiques découlent de l'élargissement des questionnements et des problématiques nés de l'étude de la formation de la classe ouvrière.

Yves Lequin est d'abord l'auteur d'une thèse monumentale, *Les ouvriers de la région lyonnaise* (publiée en 1977) ; c'est la réédition d'extraits de l'introduction et de la conclusion qui ouvre ce volume. Ces textes denses définissent le projet d'une « histoire globale » qui prend ses distances à l'égard d'Ernest Labrousse et de Fernand Braudel en privilégiant la démographie historique et

la quête des comportements collectifs plutôt que les seules structures socio-économiques. Chez Yves Lequin d'ailleurs, le quantitatif et les structures importent moins que les mobilités et les changements. La famille et le travail constituent ainsi des lieux d'observation privilégiés de cette histoire ouvrière renouvelée des années 1970. Il rompt avec une approche marxiste en soulignant que « la « classe ouvrière » ne surgit pas toute armée du néant, elle n'en finit pas d'émerger » (p. 21). Comme le note Michelle Perrot dans sa remarquable synthèse (« Yves Lequin et la formation de la classe ouvrière »), cette rupture avec les lectures anciennes, cette attention aux processus et aux dynamiques plutôt qu'aux structures fait d'Yves Lequin « notre Thompson français » (p. 88). Cette comparaison avec l'historien anglais est d'autant plus pertinente que les deux auteurs se sont toujours montrés attentifs aux dimensions culturelles des processus sociaux, et ouverts aux questionnements des disciplines voisines comme la sociologie et l'ethnologie. Dans son étude sur « la mémoire collective des métallurgistes de Givors », comme dans sa synthèse intitulée « Jalons pour une histoire de la culture ouvrière en France », toutes les deux publiées au début des années 1980, Yves Lequin prenait ses distances à l'égard d'une histoire ouvrière qui se réduirait à celle des organisations et du mouvement ouvrier. Attentif aux processus mémoriels, saisis par une histoire orale plus familière aux sociologues, comme aux conflits et aux résistances où se forge la spécificité de la culture ouvrière, les travaux d'Yves Lequin ont largement impulsé et accompagné le renouvellement des questionnements de l'histoire sociale. L'étude de la sociologue et géographe Françoise Cribier, consacrée à la dernière génération fortement ouvrière de parisiens, ceux qui prirent leur retraite en 1977, témoigne d'ailleurs de ces incessants ponts disciplinaires au sein du travail d'Yves Lequin. Ces déplacements méthodologiques lui ont permis de substituer à la notion de conscience de classe celle des identités multiples qui façonnent le monde ouvrier. C'est cette quête des identités qui l'a d'ailleurs poussé à s'intéresser par la suite aux espaces urbains qui constituent le deuxième axe de ce volume.

En dirigeant un numéro du *Mouvement social* sur les « ouvriers dans la ville » (1982), Yves Lequin a contribué aux renouvellements de l'histoire urbaine en France. Comme le montre John Merriman dans son texte, les évolutions récentes de l'historiographie sur les « identités urbaines » – notamment aux États-Unis – ont largement approfondi ces travaux. John Merriman rappelle d'emblée comment la thèse d'Yves Lequin a contribué au décloisonnement de l'histoire des ouvriers en les réinscrivant dans la diversité de leurs expériences de vie. L'attention à l'espace, aux formes de solidarité de voisinage comme au quartier, a ouvert en effet la voie à de multiples travaux attentifs aux faits urbains. La contribution de François Loyer sur l'histoire des formes urbaines à Paris, marquée par un fort imaginaire réglementariste, témoigne de cette intérêt actuel. L'étude de cette préoccupation urbanistique constante des autorités depuis deux siècles, par les contraintes qu'elle

impose aux habitants et aux formes de sociabilité populaire, aurait d'ailleurs pu enrichir plus nettement les questionnements sur les mutations des identités ouvrières. On le voit, à travers cette question de la ville, l'œuvre d'Yves Lequin se dilate à l'échelle de la société dans son ensemble.

Yves Lequin ne conçoit jamais les ouvriers comme un monde clos, à l'écart du reste de la société. Dès sa thèse, il s'efforçait de les réinscrire dans la société et de comprendre l'intégration des travailleurs à la nation. Dans ses travaux ultérieurs comme dans la vaste synthèse sur l'histoire des Français, qu'il dirigea en 1983-1984, c'est à la compréhension de la société dans ses différentes composantes qu'il s'attèle. Comme le souligne Serge Berstein dans sa contribution (« De l'histoire sociale à l'histoire de la société »), en partant du social, Yves Lequin nous « permet de comprendre et d'éclairer avec davantage de précision l'histoire des sociétés tout entières » (p. 283). Cet élargissement des préoccupations se retrouve d'ailleurs dans l'article ancien et pionnier d'Yves Lequin sur « L'opinion publique en Haute-Savoie devant la guerre (1914-1916) ». Cette étude de l'opinion apparaît aujourd'hui comme un jalon oublié du renouvellement de l'historiographie de la Grande guerre. Contre la thèse classique de l'entrée en guerre enthousiaste des Français, Yves Lequin insistait au contraire, à partir d'une série d'archives inédites, sur la consternation qui domina chez les contemporains. Comme le rappelle ici même Jean-Jacques Becker, la lecture de cet article fut « un formidable encouragement dans la quête d'une vision rénovée de la France et des Français d'août [1914] » (p. 237). Cette attention à l'étude de l'opinion se retrouve également dans la contribution que Patrick Fridenson consacre à l'examen d'une enquête d'opinion sur les pratiques de consommation des Français à l'égard de l'automobile en 2000. L'étude de la consommation est un champ en pleine croissance de l'historiographie actuelle. Patrick Fridenson affirme la nécessité de passer « d'une histoire de la consommation à l'histoire des consommateurs » (p. 267), poursuivant ainsi l'une des dimensions essentielles de l'histoire sociale conçue par Yves Lequin. Cette attention aux pratiques se lit d'ailleurs dans le travail pionnier de celui-ci sur l'apprentissage. Contre les discours permanents sur sa mort annoncé, Yves Lequin s'efforce de reconstruire la diversité des configurations sociales, la recomposition permanente des métiers et des modes de transmission. Une autre composante du travail d'Yves Lequin concerne le champ de la technique auquel il accordait, dès sa thèse sur les ouvriers lyonnais, une grande attention. Ce versant technique est approfondi ici par François Caron dans un texte remarquable sur « l'innovation collective en histoire des techniques ». Dès les années 1970, Yves Lequin se détournait d'une histoire des techniques conçue sur le modèle héroïque de la succession des « grandes inventions » au profit d'une attention aux pratiques des acteurs et des communautés locales de travail. En questionnant la notion « d'innovation collective », François Caron systématise une dimension de ce lien indissociable entre technique et société.

Ces quelques remarques ne sauraient suffire pour rendre compte d'un livre aussi riche que foisonnant. Elles visent seulement à marquer le grand intérêt d'un ouvrage qui permet à la fois de suivre la construction de l'œuvre de l'un des principaux historiens français des dernières décennies et, plus généralement, de suivre quelques unes des transformations de l'histoire sociale de la France contemporaine.

François JARRIGE

Oliver GRANT, *Migration and Inequality in Germany, 1870-1913*, Oxford Historical Monographs, Oxford, Clarendon Press, 2005, 405 p. ISBN : 0-19-927656-0. 65 livres sterling.

La valeur des modèles économiques pour les historiens réside dans leur capacité à lier différents phénomènes et à présenter une image cohérente de l'évolution économique et sociale. Aborder les conséquences de l'industrialisation de l'Empire allemand (« *Kaiserreich* ») à partir de la théorie économique permet en outre de mettre l'accent sur les similitudes avec les autres pays ayant connu une même transition rapide de leur économie agraire vers une économie industrielle, plutôt que sur les « particularités » allemandes (notamment le décalage entre modernisation économique et maintien d'un régime autoritaire). Ainsi selon Oliver Grant, le *Kaiserreich* a-t-il souffert des tensions politiques et sociales « normales » accompagnant une telle transition (p. 330). L'auteur refuse le paradigme de l'exceptionnalité allemande (« *Sonderweg* ») qui, bien que nuancé, domine encore l'historiographie. Selon lui, l'Allemagne avait en 1913 de bonnes chances d'achever sa maturation économique, sa modernisation sociale et sa démocratisation politique. Le facteur décisif ayant empêché cette évolution fut le déclenchement de la Première guerre mondiale.

Pour étayer cette thèse, Oliver Grant utilise la théorie économique des inégalités et concentre son attention sur les phénomènes migratoires, responsables de la dislocation sociale engendrée par la première phase de l'industrialisation. Il sollicite d'une part le modèle de Lewis (1955), qui analyse les effets du développement industriel dans un contexte de marché du travail caractérisé par un surplus de main-d'œuvre dans l'agriculture : au cours d'une première phase, les détenteurs de capitaux font appel au surplus de main-d'œuvre disponible et retirent les fruits du progrès industriel sous forme de profits, si bien que la hausse des salaires réels est faible. Par conséquent, les inégalités augmentent dans la société. Au cours d'une seconde phase où le surplus de main-d'œuvre se tarit, les salaires réels commencent à croître, les profits se stabilisent voire déclinent et les inégalités diminuent. Le moment historique où se produit le changement de phase (« *turning point* ») représente